

# **Epure : de la certitude du sujet**

*YAMINA GUELOUËT*

Il s'agit d'une certitude que le sujet ne tire plus de son fantasme, mais plutôt de l'irreprésentable du sujet de la science, non sans lien avec le sujet de la certitude. Cette épure du sujet peut être une des conditions nécessaires pour faire limite aux débordements de l'imaginaire du groupe institutionnel, à la fois générateur et conséquence des crises qui jalonnent le mouvement analytique. Ces crises, l'expérience nous le montre, font obstacle au bon déroulement des cures, voire même les maintiennent dans des impasses, ce qui peut se démontrer au cas par cas. Le but de ce travail consiste en un repérage de moments cruciaux qui mènent à ce sujet de la certitude quand il rencontre le point de non savoir au point où se nouent deux vides, l'irreprésentable du sujet – soit sa division – et le lieu vide de l'Autre comme inexistant. Ce point de non-savoir s'avère n'être que la place vide de la vérité qui peut alors se disjoindre du savoir insu, celui de l'inconscient qui s'est révélé dans l'analyse, laissant advenir le non-su dans l'assomption du désir de l'analyste. Le parcours d'une analyse va ainsi de l'insu au non-su. C'est ce non-su qu'il s'agira de cerner.

La cure, quelque soit sa durée, du début à la fin, est soumise à la nécessité d'une production de savoir, lequel porte sur la question du sexe, posée au départ, et dont la réponse se révèle n'être que la vérité d'un échec. C'est tout ce que nous saurons d'une analyse : élucider ce point d'opacité qui fait du névrosé un aliéné au sens où se cristallisent ses identifications symboliques et imaginaires, afin de s'en libérer dans l'assomption de son désir. De la question à la réponse, le parcours du sujet est soumis à une certaine logique inscrite dans le temps de la cure, où se lisent certains repères structuraux.

Au début de l'analyse, nous avons le transfert, qui est de l'amour qui s'adresse au savoir. L'instauration du transfert est corrélée à la mise en place du défaut paternel au regard duquel se révèle le rapport du sujet au savoir de l'inconscient. Le père y occupe donc une place centrale qui préside à la fois à la constitution du symptôme comme savoir et à la construction du fantasme comme point de butée de ce savoir. Pour le reprendre autrement, la constitution du symptôme et son déchiffrement à partir des diverses formations de l'inconscient nous livre deux versants de la structure : le versant du sens constitué par le savoir issu du déchiffrement du symptôme, et celui du non-sens du rapport sexuel que voile le fantasme, non sans le symptôme sur son versant de réel. Ce sont des notions structurellement bien établies, nécessairement incontournables, puisque c'est de leur dépassement que dépend le dénouement de toute cure qui doit aboutir à une subversion de la structure. « Ce savoir insu à lui-même, qui s'articule et se structure comme un langage produit une subversion dans la structure du

savoir qui entraîne un nouveau type de discours »<sup>1</sup>. La subversion de la structure de ce savoir est que de son échec surgit une nouvelle certitude liée à la réalisation du désir. Le sujet doit se déprendre du langage comme pouvant répondre de son être vivant sexué, pour soutenir ce qui fait trou dans le savoir.

Dans l'expérience de la cure, on peut relever quelques moments cruciaux dont on peut déployer la logique. On peut en isoler quatre :

### *Du trait unaire...*

Un premier franchissement, non des moindres, consiste à passer la barrière du sens. Dès 1960, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan nous donne les éléments de cette logique : « Nous menons ceux qui nous suivent sur les lieux où la logique se déconcerte de la disjonction qui éclate de l'imaginaire au symbolique »<sup>2</sup>. De ce franchissement qui consiste en la chute de l'identification par le trait unaire, découle l'arrêt du déroulement de la chaîne signifiante qui véhicule le sens. C'est ce trait qui soutient l'édifice du savoir qui se dépose de par le déchiffrement du symptôme. Il s'agit de ce signifiant que Lacan définit comme « une coupure qui déchire le sujet de sa vie même »<sup>3</sup>. L'année suivante, Lacan fera le séminaire sur l'angoisse en insistant sur ce trait dont il dira « ce trait unaire est d'avant le sujet. Au commencement est le trait unaire »<sup>4</sup>. Le sens sexuel s'enracine dans ce qui fait trait unaire, Idéal du moi, fixant la jouissance sur le corps, comme un trait d'écriture, dans un juste avant que le sujet n'advienne au désir, au moment de la coupure<sup>5</sup>.

Le sujet reste capté par l'image de son corps  $i(a)$ , englué dans un imaginaire qui tente de mettre le monde en adéquation avec cette image. Cette fonction du trait unaire apparaît d'une grande complexité. Le trait n'est pas réductible au symbolique. Il est dans un lien à l'imaginaire du corps, et au réel de la jouissance. C'est de la particularité de ce trait que le sujet va tirer la marque de sa singularité. Son repérage et sa chute constituent un moment crucial, moment inaugural de la fin, début de l'erre du sujet. En effet, les deux piliers de la cure que constituent le symptôme et le fantasme ont pour fondement ce trait et s'en trouvent, dès ce moment, complètement ébranlés.

### *...A la lettre*

Dans un deuxième temps, l'erre du sujet l'amène inexorablement à la reconnaissance de l'échec du savoir issu du symptôme à donner un sens à l'impasse du sexuel. Ce savoir en échec peut aboutir à la rature d'où surgit la lettre comme transmutation du signifiant, lettre qui fait frontière et « porte la marque de l'impasse sexuelle ». La lettre est bien cette limite où s'inscrit l'impasse du savoir quant à la question du sujet sur son être sexué. La fonction de cette lettre est double : d'un côté elle pare à la dérive du sens et de l'autre sa fonction est de

<sup>1</sup> Lacan J., Séminaire inédit « Le savoir du psychanalyste ».

<sup>2</sup> Lacan J., *Écrits*, Seuil, Paris, page 820.

<sup>3</sup> Lacan J., Séminaire inédit « L'identification », leçon du 7 mars 1962.

<sup>4</sup> Lacan J., Séminaire inédit « L'angoisse », leçon du 14 novembre 1963.

<sup>5</sup> Lacan J., Conférence à Genève sur le symptôme, octobre 1974.

border le trou du réel que voile le fantasme. D'où la possibilité pour le sujet de lever ce voile que constitue le fantasme puisqu'il perd du même coup la nécessité de sa fonction de voile.

### *Du fantasme...*

Un troisième moment crucial correspond à l'aveu de la formule du fantasme. Cette formule contient potentiellement tous les scénarios fantasmatiques que le sujet peut mettre en place dans son rapport à l'Autre dont il se fait l'instrument de jouissance<sup>6</sup>. Mais, cette première formulation, si elle donne un aperçu sur l'objet que le sujet se fait être pour l'Autre, ne dit pas comment il se soutient dans son désir. Sur ce versant du fantasme où le sujet se fait instrument de la jouissance de l'Autre, l'objet est associé à la brillance de l'image phallique. C'est la face du fantasme qui fait perdurer l'imaginaire du sens, écorné de la chute du savoir, là où son désir s'avère aliéné fondamentalement, au regard de l'Autre. C'est une formule que le sujet a attrapé le plus souvent de la bouche d'un de ses parents, ou de leurs substituts : « la structure s'attrape de là, car ces relations font partie aussi de la réalité en tant qu'elles l'habitent en formules qui y sont aussi bien présentes. La structure s'attrape par là »<sup>7</sup>. Ce versant du sujet se faisant objet, instrument de la jouissance de l'Autre, laisse de côté le versant du sujet qui, pour advenir, doit se dénuder et s'épurer dans la formule du fantasme fondamental qui n'apparaît que dans un quatrième temps.

### *...A son épure*

Ce quatrième temps se boucle avec celui de l'entrée en analyse. Ce qui a été rencontré comme défaut du père au début de l'expérience s'actualise dans l'impasse du dire sur le sexe, en ce lieu de l'imprononçable où « la structure la plus primitive de notre expérience de l'inconscient, n'est ni celle de l'interdit, ni du dit-que-non, mais du non-dit, du point où le sujet n'est plus là pour dire, n'est plus maître de cette identification au Un »<sup>8</sup>. Cette identification au Un du trait unaire comme « coupure qui déchire le sujet de sa vie même », sur laquelle le sujet prenait appui pour se constituer comme idéalement en adéquation avec l'image que l'Autre se fait de lui, subit une deuxième coupure, celle de l'avènement du désir où il est sommé de se séparer de l'Autre. Cette fin de non-recevoir de la demande, d'une demande sans nom, si ce n'est demande de savoir sur l'être qui ne peut se savoir, est une mise en demeure pour le sujet de construire sa solution, celle qui porte le sceau de sa singularité de sujet désirant. De la modalité de la rencontre avec le père réel va découler un mode d'être au monde. Et cette singularité, nous l'avons repérée plus haut, est appendue au trait unaire. La solution du sujet se retrouve piégée par ce recours incontournable. S'il désire, il ne peut le faire sans l'Autre. D'où le syntagme lacanien : le fantasme est le désir de l'Autre.

Dans le Séminaire « L'angoisse », leçon du 12 juin 1963, Lacan nous donne un aperçu de ce versant du fantasme : « Sur ce versant du fantasme, le sujet est dans le rapport à l'objet

<sup>6</sup> Lacan J., *Ecrits*, Seuil, Paris, page 823

<sup>7</sup> Lacan J., *Radiophonie*, *Scilicet* 2/3, Seuil, Paris, page 60.

<sup>8</sup> Lacan J., *Séminaire inédit* « L'identification », leçon du 28 février 1962.

cause. Il est dans la dépendance de l'Autre, appendu à cette relation par l'intermédiaire de la constitution première, antécédente du  $a$ <sup>9</sup>. Le désir est premier, et cette fonction du petit  $a$  comme cause est repérable par le biais du symptôme qui restaure la dimension du désir. Cette première donnée est celle de la béance de la castration, ce que le sujet a à assumer à l'issue de l'expérience analytique. « Il ne saurait, nous dit Lacan, y avoir d'analyse qui puisse d'aucune façon se dire achevée, si ce n'est pas au niveau du sujet lui-même quant à une voie qui est précisément une voie qui franchit cette étape purement identificatoire de telle sorte qu'au-delà de cette identification, le sujet puisse vivre cette coupure comme étant lui-même ce reste, ce déchet, qu'il puisse faire retour, qu'il le fait lui, cet objet qu'on lui demande ».<sup>10</sup>

Le fantasme fondamental révèle le nouage de la demande, de l'identification, et du transfert. Du dénouage, dénudement jusqu'au dénuement, émerge la certitude du sujet qui fait trou, là où il s'inscrit dans le désir de l'Autre<sup>11</sup>. Débuté de la position d'une croyance en un Autre qui répondrait à sa demande dans le transfert, l'énoncé que le sujet trouve doit nécessairement comporter le caractère d'impossibilité de la réponse. Là se construit l'épure comme énoncé de l'impossible qui répond à l'imprononçable du savoir sur le sexe. Le fantasme fondamental écrit donc le désir du sujet qui s'échoue sur de l'irréalisable, là où il s'abîme dans la quête d'une jouissance dont il ne jouit pas, renvoyé à l'infinitude d'un temps futur qu'il n'a pas. De la dévalorisation de cette jouissance adviendra le « non-su ».

Le fantasme fondamental [S(barré)  $\diamond$  a] a donc structure de savoir, d'un savoir sur une demande de savoir qui ne sait pas ce qu'elle veut savoir. Sur ce versant du fantasme, le sujet ne se fait pas cet objet  $a$ . Il est désirant. Il n'est pas objet qui vient instrumenter la jouissance de l'Autre. Cependant, du fait qu'il soit appendu à un irréalisable, il s'annule comme reste, déchet, rien, dans la recrudescence du réel du symptôme qui reprend toujours son droit pour maintenir la dimension du désir et faire échec à la jouissance qui tente de réaliser le rapport sexuel. Car « avec ce  $a$  comme plus de jouir qu'il se donne, le sujet veut réaliser le Un du sens »<sup>12</sup>, Un du sens qui ne se confond pas avec le Un du signifiant.

Le Un du rapport sexuel n'est pas le Un du trait unaire. Mais c'est au moyen du trait unaire que le sujet tente sa réalisation. L'irréalisable, l'objet  $a$  comme cause, est non spécularisable, Lacan en donne ça et là quelques formulations, dont on peut retenir celle-ci : « l'objet  $a$  est ce qui absorbe tous les signifiants auxquels une subjectivité est appendue »<sup>13</sup>. Si la première formulation du fantasme condense toute la batterie des scénarios fantasmatiques, celle du fantasme fondamental cristallise tous les signifiants du sujet. L'objet non spécularisable signifie l'impossibilité de sa narcissisation<sup>14</sup>. Il est au centre de la complexité de la structure moïque, de la quête infinie de l'assomption de l'image  $i(a)$  et de son échec à travers un Autre

<sup>9</sup> Lacan J., Séminaire inédit « L'angoisse », leçon du 12 juin 1963.

<sup>10</sup> Lacan J., Séminaire inédit « Les problèmes cruciaux de la psychanalyse », page 157.

<sup>11</sup> Idem, page 71.

<sup>12</sup> Lacan J., Séminaire RSI, leçon du 14 Janvier 1975.

<sup>13</sup> Safouan M., *Etudes sur l'Œdipe*, Seuil, Paris, page 179.

<sup>14</sup> Idem, page 179.

sans garantie. Il est « une abstraction radicale », il peut se réduire à une pensée, « un écho du désir », dont la coupure se révèle par une « surface a-cosmique »<sup>15</sup>. Autant de formulations qui montrent le caractère abstrait de cet objet, et la dimension de l'impossible qui lui est liée. « C'est cet impossible auquel est liée la certitude du désir que nous trouvons parfois le moyen de franchir en résolvant ce que j'ai appelé la partie construite, de façon à ce qu'elle soit perçue. C'est là me semble-t-il le problème majeur, crucial pour la psychanalyse »<sup>16</sup>. Le fantasme comme désir de l'Autre porte la marque de la singularité absolue du sujet comme manque, sujet désirant, qui porte les traces de la coupure. Cette formule qui surgit elle aussi dans la surprise est pure invention du sujet, solution radicale du névrosé, énoncé de sa névrose fondamentale. C'est cette partie construite qu'il faut traverser.

### *Deux vignettes cliniques pour un aperçu sur ce qui vient d'être avancé :*

Dans « Clinique et politique », texte édité par l'ECF en octobre 1997, on peut citer le cas de la passante nommée AE qui donne la formulation de sa position d'objet oral dans le fantasme. Dans le témoignage qu'elle en fait, l'analyste fait semblant de la croquer. Elle en déduit la formule suivante : « si je ne suis pas à la hauteur, si je ne sais pas, alors, croquez-moi ». Cette formule « illustre sa stratégie de névrosée, une façon d'utiliser la castration (si je ne sais pas), pour la satisfaction pulsionnelle (alors croquez moi) »<sup>17</sup>, où elle se fait l'objet de la jouissance de l'Autre, un instrument de la jouissance selon la formulation qui satisfait au versant narcissique du fantasme. Sur ce versant, on voit qu'est encore maintenue l'image libidinalisée du corps i(a) sous le regard de l'Autre à qui elle fait appel. De cet énoncé, la dimension de l'impossible est absente, du fait de l'absence de la catégorie de l'irréalisable, soit elle ne répond pas à l'écriture du fantasme fondamental. Un énoncé de l'impossible serait par exemple du type de celui qu'on trouve dans « L'Homme aux rats » : « je le rendrai aussi vrai que mon père et la dame auront un enfant ». Cet énoncé comporte dans la seconde proposition la dimension de l'impossible qui rend irréalisable la première.

Une deuxième vignette fait un pas de plus par rapport à la précédente. L'énoncé se construit sur l'impossibilité du savoir sur l'énigme du sexuel : sur le versant objet, le sujet est cette chose agalmatique soutenue par la brillance phallique qui tente de satisfaire à la jouissance de l'Autre. Mais cette formulation se renverse dans la surprise, après un long travail, en un : « je ne vaud rien tant que je n'ai pas trouvé ce savoir ». Formule propre au sujet, qu'il a forgée à la fois pour se séparer de l'Autre, et pour recouvrir le trou de savoir en voulant maintenir une jouissance inatteignable. Elle met en relation le sujet et l'objet dont il fait sa cause. La première proposition : « je ne vaud rien » correspond à l'annulation du sujet, le sujet castré renvoyé régulièrement à son impuissance par la deuxième proposition qui introduit l'irréalisable de l'objet dans une perspective rejetée à l'infini.

<sup>15</sup> Lacan J., Séminaire inédit, RSI, leçon du 14 janvier 1975.

<sup>16</sup> Lacan J., Séminaire inédit « Les problèmes cruciaux de la psychanalyse », page 90.

<sup>17</sup> Morin I., « Fantasme et temporalité logique », intervention dans le cadre du séminaire de Pierre Bruno à Paris, déc. 1999.

Le franchissement se fait quand le sujet découvre que ce savoir n'est autre que le contenu d'une lettre mythique, lettre qui détiendrait un secret que le père n'aurait pas su délivrer, un non-dit supposé concerner la cause du père. Il n'y a pas d'échec plus cuisant que cette vérité que le sujet a mis tant d'habileté à recouvrir, tant de temps à chercher, se réduisant à une lettre qui n'a de vérité d'être que lettre, hors-sens. Il y a subversion du sujet par l'analyse qui déjoue les dédales labyrinthiques du sens dans lesquels le sujet se perdait comme inexistant. L'identification à la lettre du symptôme est une limite qui nécessite d'aller au-delà de la logique du fantasme, pour se délivrer du sens et accéder à l'existence. « De cet effacement du sens se définit l'existence »<sup>18</sup>. En ce point s'atteint la certitude du sujet, au-delà de l'acte analytique qui le divise radicalement.

Franchissement dont la conséquence immédiate est que ce sujet « n'attend plus de l'Autre une signification à laquelle il se subordonne comme signifié, mais engendre une nouvelle signification d'un lieu excentrique comme sujet du signifiant »<sup>19</sup>, division radicale qui réalise le sujet de la science inscrit dans la loi du désir. Cette nouvelle signification est, me semble-t-il, ce que Lacan épingle sous le terme de nouvel imaginaire<sup>20</sup>. En cette limite, le sujet se réalise comme désir de l'Autre en tant que les signifiants qui l'ont déterminé perdent la signification qu'il leur attribuait comme venant d'un Autre imaginaire, un Autre mythique qui serait maître de la langue, et vont rejoindre les signifiants du grand Autre. L'impasse majeure de toute cure se situe au niveau du franchissement que permet l'acte analytique. Sans franchissement, point de salut. L'École retrouve alors rapidement un fonctionnement selon une logique de groupe, qui, comme tout groupe, ne peut échapper à ce « qu'Eros devienne le lieu où sourd une destructivité de mort, sans finalité vitale qui le voue à se déchirer sitôt constitué »<sup>21</sup>, ce que nous voulons éviter. Le projet d'une école qui se donne pour tâche cruciale la pérennisation et la transmission de la psychanalyse, incluant la dimension même de son intransmissibilité, doit donc impérativement sauvegarder cette nécessité.

---

<sup>18</sup> Lacan J., Séminaire inédit « RSI », leçon du 17 Décembre 74.

<sup>19</sup> Safouan M., *La parole ou la Mort*, Seuil, Paris, 1993, page 121.

<sup>20</sup> Lacan J., Séminaire inédit « le Sinthome », leçon du 16 mars 1976.

<sup>21</sup> Safouan M., *La parole ou la Mort*, Seuil, Paris, 1993, page 100.